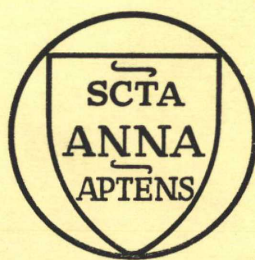


Boignon
295
0-5-17
Jean BARRUOL

SAINTE ANNE D'APT

d'après
une documentation nouvelle



A P T

MCMLXIV

Achévé d'imprimer le 7 Mars 1964
en la fête de Saint Thomas d'Aquin
sur les presses de F. et M. REBOULIN, à APT
pour le compte de JEAN BARRUOL
à MAZAN (Vaucluse).

Il a été tiré de cette brochure
3.000 exemplaires sur Vélín Alfa
et 100 exemplaires sur Vélín pur fil Lafuma
pour les amis de l'auteur.

On vénère dans l'ancienne Cathédrale d'Apt une partie du corps de sainte Anne, aïeule du Christ.

De nombreux auteurs ont abordé l'histoire de sainte Anne d'Apt, mais seuls, Rémerville à la fin du ^{xvii}^e siècle (1), l'abbé Mathieu en 1861 (2), et l'abbé de Terris en 1876 (3), en ont donné une étude sérieuse, critique et détaillée. Leurs travaux et surtout ceux de l'abbé de Terris, faits avec conscience et science, ne sont pas périmés. Cependant, l'ouvrage de l'abbé Paul de Terris ayant bientôt cent ans, il est intéressant d'examiner si de nouveaux documents, une étude méthodique de toutes les données de l'histoire locale et générale et les progrès de l'archéologie, confirment, modifient ou détruisent la tradition aptésienne relative à sainte Anne (4).

D'après cette tradition, le corps de sainte Anne aurait été apporté d'Orient à Marseille ou à Arles, à l'époque gallo-romaine, confié à un évêque d'Apt par un des premiers religieux ou évêques de l'une de ces deux villes, caché au temps des invasions et retrouvé sous le règne de Charlemagne, pendant une reconstruction de la Cathédrale.

(1) J.-F. de RÉMERVILLE-SAINT-QUENTIN (1653-1730). Il a laissé de nombreux manuscrits, rédigés avec érudition et méthode, dispersés à la Bibliothèque Nationale, à la Mazarine, aux Bibliothèques d'Apt, Avignon, Carpentras, Lyon, etc. Parmi eux, une *Dissertation sur sainte Anne d'Apt*.

(2) X. MATHIEU, *De la dévotion à sainte Anne et son culte dans la Cathédrale d'Apt*, Apt, Jean, 1861.

(3) Paul de TERRIS, *Sainte Anne d'Apt*, Avignon, Séguin, 1876. Cet excellent ouvrage est le plus complet sur sainte Anne d'Apt et peut être consulté pour une étude plus détaillée.

(4) On peut consulter sur sainte Anne elle-même et son culte en Orient et en Occident, la très abondante bibliographie du *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* de Dom CABROL et Dom LECLERCQ : Tome I, Col. 2172, 2173, 2174. On y ajoutera : P.-V. CHARLAND, *Sainte Anne et son culte*, 3 vol. Québec, 1911-1921; B. KLEINSCHMIDT, *Die heilige Anna ihre Verehrung in Geschichte, Kunst und Volkstum*, Dusseldorf, 1930, 1 vol. ; *Enciclopedia cattolica*, 1948 : article de Paolo Toschi, col. 1360-61.

Une grande partie des reliques de sainte Anne, maintenant dispersées, proviennent d'Apt (5).

**

En Orient, le culte de sainte Anne est très ancien : elle est mentionnée dans le Protévangile de Jacques, qui est du II^e siècle et dans l'évangile du Pseudo-Matthieu. Vers 550, l'empereur Justinien lui dédie une grande église à Constantinople, selon Procope de Césarée (6). Cette église est reconstruite par Justinien II, peut-être pendant le séjour du Pape Constantin (711).

En 763, le moine Saint-Etienne de Palestine, exilé en Proconèse, habite une caverne près d'une église dédiée à sainte Anne (7). A Trébizonde, en 884, une église lui était aussi dédiée. Et on a découvert récemment, dans l'église rupestre de Kizil Tchoukour, une fresque, inspirée du Protévangile de Jacques, retraçant toute l'histoire d'Anne et de Joachim et paraissant du IX^e siècle (8).

A Jérusalem s'élève encore une église dédiée à sainte Anne et qui abriterait son tombeau, mais le savant architecte qui restaura cette église vers 1880, C. Mauss, a démontré, avec évidence, que ce prétendu tombeau n'avait jamais été qu'une citerne. En revanche, cette église s'élève sur la maison d'Anne et de Joachim où était née la Vierge (9). Tout près de là, au temps du Christ, se trouvait

(5) Notamment celles de l'ancienne Abbaye d'Ourscamp, de Rouen, Naples, Vinay, Florence, Ancone, Sainte-Anne-de-Beaupré au Canada, etc. L'une des plus connues est celle d'Auray : elle avait été demandée par Anne d'Autriche à la ville d'Apt et lui fut apportée le 11 octobre 1623 par le Prévôt du Chapitre et M. d'Autric de Vintimille. Plus tard, la Reine vint en pèlerinage à Apt, en mars 1660 ; en 1666, elle divisa cette relique en trois portions : la première fut remise à la Présidente de Bailleul, qui la donna à la mère Eugénie de Fontaine, religieuse de la Visitation à Paris ; la seconde fut donnée aux Prémontrés, établis en 1622 au quartier de Saint-Germain-des-Prés et qui furent depuis appelés « Religieux de Sainte-Anne ». La dernière fut remise aux Carmes d'Auray : c'est celle que l'on vénère à Sainte-Anne-d'Auray, en Bretagne.

(6) PROCOPE, *De ædificiis Justiniani*, L. I, c. 3.

(7) *Vita Steph.*, dans *Anal. gr.*, T. I, p. 457.

(8) M. et N. THIERRY dans *Monuments et Mémoires Piot*, T. 50, pp. 105-146.

(9) C. MAUSS, *Invention du tombeau de sainte Anne à Jérusalem*, Paris, Leroux, 1893, et deuxième partie publiée en 1904.

la Bethesda dans le quartier « probatique ». En 535, Antonin, pèlerin de Plaisance, y signale une basilique Sainte-Marie « dans une des galeries de la Bethesda, où se font beaucoup de miracles » (10). Et le patriarche Sophrone, dans une ode de l'année 636, précise « qu'il entrera dans la piscine probatique où Anne la glorieuse enfanta Marie » (11).

C. Mauss pensait que l'église de Sainte-Anne « ne remontait pas beaucoup plus haut que le XI^e siècle et qu'elle avait été élevée à quinze ou vingt mètres de la basilique de Sainte-Marie, pour honorer d'une façon spéciale, le lieu de la Nativité de la Vierge » (12). Elle recouvre l'endroit où il semble que soit née la Sainte Vierge et « son authenticité se justifie par des preuves évangéliques, monumentales, topographiques, historiques, archéologiques, remontant pour les plus anciennes au I^{er} siècle avant Jésus-Christ. L'existence de la Béthesda et de la piscine probatique est prouvée. La transformation du monument juif en église chrétienne est aussi prouvée par les symboles qui ornent le piédestal de la colonne restaurée. C'est le sceau d'une religion nouvelle, appliqué sur un monument plus ancien » (13).

Cette église appartient à la France ; le Pape Paul VI est venu y prier le 4 janvier 1964 et a réuni dans une salle qui en dépend, les patriarches et les évêques des rites orientaux.

En Occident, au contraire, on ne trouve encore aucune trace d'un culte rendu à sainte Anne avant le XII^e siècle. Elle n'y est connue que par les rares témoignages d'une iconographie où elle est en général associée à la Vierge. On la représente sur une mosaïque du V^e siècle à Sainte-Marie-Majeure et aussi dans les fresques de Santa Maria Antiqua, église sur le Forum romain, datée par Henri Leclercq, du pontificat de Jean VII (705-707). Ensuite on ne la retrouve qu'au XII^e siècle à Palerme, sur une mosaïque de la Martorana et dans les miniatures des

(10) L'itinéraire du pèlerin de Plaisance dans : GEYER, *Itinera hierosolymitana, Vindibonae*, 1898, p. 208.

(11) SOPHRONE, *Anacreontica*, T. LXXXVII, col. 3822. Cité par H. LECLERCQ.

(12) C. MAUSS, *op. cit.* Deuxième partie, p. 31.

(13) C. MAUSS, *op. cit.* Deuxième partie, p. 27.

Homélies du moine Jacques, conservées à la Bibliothèque Nationale (14).

Sur les reliques, les écrivains anciens sont muets. Sainte Anne serait morte à Jérusalem et son tombeau était sans doute dans la Vallée de Josaphat, selon la loi juive antique et les traditions recueillies par Bernardino Amico, en 1596, Quaresmius, et d'autres pèlerins. Jean de Montevilla (*Itinéraires* : ch. 3 et 16) et un bréviaire romain imprimé à Paris en 1528, pensent que le corps de la sainte aurait été transporté à Constantinople par sainte Hélène : ce n'est pas invraisemblable et rien ne s'oppose à ce que les empereurs d'Orient aient fait cette translation très tôt.

Cependant, si la plus grande partie du corps de sainte Anne se trouvait encore à Constantinople aux ^{viii}^e et ^{ix}^e siècles, il semble que Procope, Constantin VII Porphyrogénète, Théophane l'Homologète et son continuateur, qui décrivent les églises que les empereurs Justinien, Basile et Léon y élevèrent à la sainte, l'auraient mentionné. Mais ils n'en parlent pas. Et la seule mention certaine de reliques, à cette époque, se trouve dans l'inventaire de celles de l'église Sant Angelo in Pescheria, fondée en 750, où l'on remarque une relique de sainte Anne (15).

Nous n'avons qu'une certitude : en 1200, le corps de la sainte n'était plus à Constantinople. Cette année-là, Antoine, Archevêque de Novgorod, visite les églises de la vieille capitale et fait l'inventaire de leurs reliques ; il en trouve bien d'une sainte Anne ; mais celle-ci est vierge : elle n'est donc pas l'aïeule du Christ (16). Ce témoignage s'ajoutant au silence des chroniqueurs byzantins

(14) Les *Annales des Bénédictins* mentionnent aussi d'une façon très obscure, un oratoire qui aurait été dédié à sainte Anne « au temps de Childebart, par le duc Pépin et sa femme Plectrude ». *Acta Sanct. Ord. S. Bened.* (d'ACHERY et MABILLON : *Vita S. Bain*, 5).

(15) MAI, *Scriptorum veterum nova collectio*, in-4°, Roma, 1831, T. V, p. 41.

(16) Comte Riant, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, T. II, p. 224. Cité par Augustin Roux : *La Cathédrale d'Apt*, Reboulin à Apt, 1949. L'étude de M. Augustin Roux est le meilleur travail qui ait été publié sur la Cathédrale d'Apt, ses œuvres d'art et son histoire.

Il faut noter aussi qu'en 1212, Théobald, Prédicateur de la Croisade, envoie à Saint-Etienne-de-Mayence, une relique de sainte Anne, mais celle-ci provenait, disait-il, du Prieur de Bethléem.

paraît indiquer que la plus grande partie du corps de la sainte avait quitté l'Orient à une époque ancienne ou très ancienne et, dans tous les cas, avant l'an 1200.

*
**

C'est Urbain VI qui, en 1382, étend le culte de sainte Anne à toute l'Eglise, à l'occasion du mariage de Richard II d'Angleterre, avec Anne de Bohême (17). « Jusqu'à cette époque, écrit Henri Leclercq, la fête de sainte Anne en Occident n'apparaît sur aucun calendrier. » (18) Cependant, on trouve un office de sainte Anne dans un missel à l'usage de Chartres, daté de 1264. En 1205, le comte de Blois avait envoyé de Constantinople à Chartres, le chef de sainte Anne. Cette relique provenait du pillage de la capitale fait par les Croisés en 1203. Mais comme, au témoignage de l'Archevêque de Novgorod, il ne s'y trouvait plus, trois ans avant le pillage, que les reliques d'une sainte Anne, vierge, il est permis de penser qu'il s'agit de cette dernière.

Or, l'Eglise d'Apt rendait un culte à sainte Anne, cent ans plus tôt : dans ses manuscrits liturgiques, se trouve le Lectionnaire N° 8, qui est postérieur à la canonisation de saint Thomas Becket (1173), mais antérieur à celles de saint Dominique et de sainte Elisabeth (1234). Sainte Anne y figure de première main au calendrier.

Dans le Sacramentaire d'Apt de l'ancienne collection Labarre (19), où se trouve aussi saint Thomas de Cantorbéry, la fête de saint François d'Assise, canonisé en 1228, y

(17) Grégoire XIII, par sa Bulle du 1^{er} mai 1584, institue et fixe au 26 juillet, la fête de sainte Anne.

(18) *Dictionnaire d'Arch. et de Liturgie*, op. cit., col. 2172.

(19) Pierre LABARRE, *Un Sacramentaire de l'Eglise d'Apt, de la fin du XII^e siècle*, Aix, Nicollet, 1925. Ce manuscrit provenait de l'église Saint-Pierre d'Apt. Cependant, on lit dans une de ses prières : « *locum istum in honore beatæ Mariæ...* » Le copiste en reproduisait donc un autre appartenant à la Cathédrale, qui est dédiée à la Sainte-Vierge. Cette distraction ferait penser que l'office de sainte Anne figurait déjà sur l'exemplaire de la Cathédrale servant de modèle. En ce cas, le témoignage de ce texte porterait sur une époque encore plus ancienne.

Grâce à la générosité éclairée de la ville d'Apt, ce précieux manuscrit est retourné en 1959 dans le Trésor de l'Eglise, après une absence de 700 ans.

est de seconde main. Le couvent des Cordeliers d'Apt, qui paraît fondé en 1213 par saint François (20), est le plus ancien de Provence et « on peut être certain, ajoute Labarre, que saint François fut inscrit de suite au calendrier local... l'écriture de cet ajout étant très différente de celle du manuscrit, auquel nous pouvons assigner une date d'exécution, entre 1173 et la fin du XII^e siècle ».

Or, la fête de sainte Anne y figure de première main, au 26 juillet, comme fête de neuf leçons.

Les témoignages de ces deux manuscrits (21) paraissent donner à l'Eglise d'Apt la priorité du culte de sainte Anne en Occident (22) et confirment la partie essentielle des traditions aptésiennes.

*
**

L'essentiel... mais pas davantage, car on ne trouve pas de texte plus ancien relatif à sainte Anne d'Apt. Elle

(20) RÉMERVILLE, *Histoire du Diocèse d'Apt*, Paris, Bibl. Nat., Ms. 22041.

(21) Rémerville ne connaissait pas ces deux manuscrits. Mais il remarque que la fête de sainte Anne est inscrite de première main dans un « Martyrologe du XII^e siècle, conservé à Apt » et qu'il a consulté (*op. cit. Dissertation sur sainte Anne d'Apt*). Il existait donc, au moins un troisième manuscrit, mentionnant la fête de sainte Anne à Apt, au XII^e siècle.

(22) Au moment de mettre sous presse, le R.P. ASSELIN nous apporte, sur ce point, quatre faits nouveaux :

1) Sur le calendrier de marbre de l'Eglise de Naples, qui est du IX^e siècle, on lit pour le 25 juillet : N (atale) S. Euprax, S. Anne. (*Silvagni, Monumenta epigraphica christiana*, Rome, 1943.)

2) Selon Dom WILMART (*Ephemerides Liturgicæ Lovanienses*, 1928, pp. 258-268), Osbert de Clare, Prieur de Westminster, rédige un office de sainte Anne vers 1137. Le même Osbert de Clare, dans un opuscule pour l'évêque de Worcester (1125-1150), déclare : « Solemnitas ejus (S. Annæ), festiva singulis annis in Wigornensi (Worcester) recensetur ecclesia ».

3) Le manuscrit 621 du Vatican, étudié aussi par Dom Wilmart, reproduit un hymne et des antiennes à sainte Anne, qui supposent un office liturgique. Ce manuscrit provient de l'Abbaye de Saint-Vivant, de Vergy en Bourgogne et Dom Wilmart le date du XI^e siècle.

4) On lit dans l'*Enchiridion liturgicum* de P. RADO, Rome, Herder, 1961, T. II, p. 1379 : *In Hungaria inter 1192-1195 iam Missa legitur in honorem Sanctæ Annæ in Sacramentario Bolduensi*.

Ces quatre documents de grand intérêt suggèrent les remarques suivantes :

1) Naples est en Occident ; mais par exception, Naples dépendait

n'est pas nommée dans le Cartulaire de l'Eglise, dont les 128 chartes se placent entre le x^e et le xii^e siècle.

Ce fait seul suffirait à dater l'arrivée des reliques, du retour de la 1^{re} Croisade. Cependant, un examen de toutes les données du problème, nous fait douter de cette solution, qui paraît d'abord la plus séduisante.

L'ancienne Cathédrale d'Apt reproduit, à son échelle, certaines dispositions de Saint-Pierre de Rome : « ... dès Constantin, on voulait que la Basilique fut centrée sur un point précis et ce point était la tombe de saint Pierre ». Plus tard, ajoute M. Carcopino, après les premières invasions, on voulut protéger le corps de l'Apôtre contre une profanation et le placer immédiatement au-dessous du Maître Autel. Apt s'est inspirée de la même disposition : le clocher s'élève sur une coupole qui couronne le Maître Autel ; sous ce dernier, une crypte du xii^e siècle surplombe une autre crypte, remaniée, mais d'origine gallo-romaine et au niveau romain. Là se trouve le « *loculus* » où reposait le corps de sainte Anne quand il fut découvert après les invasions. Devant ce *loculus*, le plafond de la crypte est fermé par deux grandes dalles : l'une est bordée de tresses et décorée de vignes stylisées dont les pampres et les raisins s'inscrivent dans un motif hélicoïdal ; l'autre, aussi bordée de tresses, encadre encore des grappes de raisins qui forment une croix. Les plats

des empereurs d'Orient depuis 344. Naples pratiquait donc une liturgie orientale (cf. la note 53).

2) Worcester avait un office de sainte Anne vers 1137 ; c'est indéniable. Mais on doit remarquer que le culte de sainte Anne y fut sans lendemain et que ce n'est pas Worcester qui a fait connaître le culte de la sainte à l'Europe.

3) Un hymne et des antiennes *supposent*, mais ne sont pas un office liturgique avec neuf leçons, comme celui d'Apt.

4) Cet office de sainte Anne en Hongrie étant mentionné à l'extrême fin du xii^e siècle, était postérieur à celui d'Apt.

Nous pouvons donc maintenir nos conclusions. Il résulte en effet des très intéressantes remarques du R.P. Asselin, que si le culte de sainte Anne a existé à Worcester, à l'Abbaye de Saint-Vivant et en Hongrie au xii^e siècle, il y fut éphémère, tandis que celui d'Apt grandissait de siècle en siècle, du xii^e à 1789.

A la veille de la Révolution, le culte aptésien était devenu si populaire qu'un grand nombre de lettres pour Apt étaient adressées, non à Apt, mais à *Sainte-Anne-d'Apt* (Sur une lettre de 1774 : *A Monsieur le Maire de Saintanadat, à St. Anadat* [sic]. Sur une autre de 1783 : *A Monsieur Silvestre, Juge de Gordes, à Sant Anna d'Apt.*)

entre les tresses et les branches de la croix, présentent des graffiti, qui n'ont pu être gravés dans la position actuelle de ces dalles, et qui datent de l'époque où elles étaient placées de champ.

L'étude des lieux, l'analyse des dispositions architecturales, les comptes rendus d'anciennes réparations et l'histoire des édifices qui se sont succédés ici, nous livrent la clef du problème : ces dalles ferment l'ouverture inférieure d'une très ancienne Confession.

« ... Quand au lieu de reliques on avait le « corps » d'un saint célèbre, ce corps était placé dans une crypte close, le protégeant de toute atteinte et du vol. Le Maître Autel de l'église était exactement au-dessus du *loculus* où reposait le saint. Sous l'autel, qui formait la table supérieure d'une *arca* ou chambre vide dont les parois se composaient de dalles verticales, se trouvait un petit puits, l'*umbilicus*, qui débouchait dans la crypte, devant le corps du saint... Là, une niche communiquant avec le puits — dont elle était séparée par une grille — servait à recevoir les objets qui en touchant le tombeau, avaient ensuite les mêmes vertus que les reliques. »

« Cette disposition, ajoute G. de Manteyer, s'est retrouvée en 1873, à Rome, dans l'église des Saints Apôtres (23), dans celle des saints Cosme et Damien, à Ravenne, à Bari, etc. » (24) « Elle avait été adoptée dans les sanctuaires des saints illustres et surtout dans les Gaules. Saint Grégoire de Tours la mentionne dans la Basilique des saints Vénérand et Népotien à Clermont. Elle était à Saint-Martin de Tours et très répandue en Orient. »

Cette description de G. de Manteyer répond exactement à ce que l'on retrouve dans les cryptes d'Apt. L'ombilic, sous l'autel de la crypte supérieure, débouchait devant le *loculus* de sainte Anne, là où sont les dalles décorées. Un sondage le retrouverait.

Si on pouvait tendre un fil à plomb, de la pointe du clocher actuel, sa verticale passerait au centre du Maître Autel roman, ensuite au centre de l'autel de la crypte supérieure, pour aboutir exactement au point où furent

(23) La Basilique des 12 Apôtres où sont les reliques des saints Philippe et Jacques le Mineur.

(24) G. de MANTEYER, *La Provence du I^{er} au XII^e siècle*. Paris, Picard, 1908, pp. 49-56. Et encore mieux : A. GRABAR, *Martyrium*, 1946, I, p. 436 sq.

trouvés les restes de sainte Anne. Benoît XIII, dans son Privilège apostolique du 17 avril 1404, précise « que le corps de sainte Anne, mère de la glorieuse Vierge Marie, qui se trouve en l'église d'Apt, a reposé très longtemps (*a multis temporibus*) dans une crypte de cette église, sous le Grand Autel » (25).

Toute l'église actuelle, commencée en 1056, paraît donc avoir été conçue pour être centrée sur la Confession de sainte Anne.

*
**

Cette église, commencée en 1056, en remplaçait une autre du VIII^e siècle, qui déjà possédait une Confession.

G. de Manteyer décrivant certaines dalles du VI^e siècle, dans l'église de Saint-Maximin, montre qu'elles formaient les parois d'un autel où était aussi ménagé un *umbilicus*. Or les deux dalles d'Apt paraissent provenir d'un autel identique. Une troisième, qui faisait partie du même ensemble, n'a jamais été remarquée : c'est celle qui dans une fenêtre aveugle de la crypte supérieure, à droite, ferme un autre ombilic. Cette disposition est cependant très importante : elle montre qu'après l'achèvement de la Cathédrale au XII^e siècle, l'affluence des pèlerins dans le déambulatoire de la crypte, rendant la circulation difficile, on décida de pratiquer une *fenestella confessionis* dans le transept méridional, appelé maintenant le *Corpus Domini* (26). Cette dalle présente la même décoration que les deux autres et faisait partie d'un même ouvrage. Si ces trois dalles formaient, comme à Saint-Maximin, les parois de l'autel où s'ouvrait l'ombilic, l'énigme de leur

(25) ... *Corpus sanctæ Annæ, gloriosæ Virginis Mariæ matris, in ecclesia ipsa, in quodam oratorio, seu cripta, sub magno altari eiusdem ecclesiæ, ut pie creditur, requiescit, et a multis temporibus requievit et quod propter miracula quæ Dominus Ihesus Christus, precibus et meritis eiusdem Sanctæ in illis partibus operatur, magna Christi fidelium multitudo ad ecclesiam ipsam singularem habent devotionem...* — *Le caractère d'anti-pape de Benoît XIII n'enlève rien à la valeur historique de ce témoignage.* P. de TERRIS, *op. cit.*, p. 211. Archives Vaticanes. Tome V, *Bullarum Ben. XIII pseudo-papæ*.

(26) Ce transept a subi de nombreuses et profondes transformations qui en ont plusieurs fois modifié le niveau et changé le caractère. Au niveau romain, il était occupé par le bras nord du transept de l'église paléo-chrétienne de Saint-Sauveur.

objet est résolue et leur ensemble complet (le devant de l'autel restant vide pour laisser voir l'ouverture du puits).

Ces dalles constituaient l'autel de la Confession carolingienne. Quand le corps de sainte Anne fut transféré, en 1392, des cryptes dans la Cathédrale haute, le dispositif de la Confession fut supprimé et, son autel devenant inutile, fut démonté. Deux de ses dalles servirent à fermer le puits de la Confession devant le *loculus* de sainte Anne et la troisième, la *fenestella* du côté du transept (27). Elles y sont restées.

Les graffiti qui en couvrent les plats n'ont pu être gravés que lorsqu'elles étaient en place, à l'autel de la Confession.

On déchiffre d'un côté, après les deux abréviations *Mag sv* :

.....*Petrus*
Alboinus
et Berardus
sac rel
cl

Jusqu'ici, le *r* de *rel* avait été pris pour un *v*, ce qui viciait toute traduction. Or, ce n'est pas un *v* mais un *r*, en cursive, qui se rapproche de la minuscule lombardique, ce qui l'a fait confondre avec un *v*.

Nous proposons la version suivante :

..... *Petrus, Alboinus et Berardus sacrarii reliquiarum cubicularii* : « Pierre, Alboin et Bérard, Gardes du Sanctuaire des Reliques ».

Les *cubicularii* étaient les « clerics préposés à la garde des tombeaux des saints » (Martigny, p. 233). Anastase le Bibliothécaire attribue leur création à saint Léon le Grand pour garder à l'origine la Confession de saint Pierre et de saint Paul (28). Les *cubiculæ* étaient des chambres sépulcrales dans les Catacombes et dans cette acception, le mot est chrétien. Il s'applique bien à la crypte d'Apt dans

(27) Plus exactement cette dalle ferme un ombilic au-dessus de la *Fenestella* ; sa présence à ce niveau s'explique mal.

(28) MARTIGNY, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, p. 233. *Hic constituit supra sepulcra apostolorum ex clero romano custodes qui dicuntur cubicularii.*

laquelle ont été trouvés des sarcophages et des tombes gallo-romaines, encore en 1861 (29).

Sur une autre partie de la même dalle, se lisent les noms suivants :

Fredehi
Autulfus
Alif.
Anselmus.

Tous ces noms sont du VIII^e siècle. Fredehi fut le nom d'un disciple d'Alcuin, qui souscrivit au testament de Charlemagne. Le nom d'Autulfus était porté par le roi des Lombards, qui mourut en 752. Il avait un beau-frère, Anselmus, fondateur de monastères, qui mourut près de Modène en 802. Enfin, Alifant ou Elifant était archevêque d'Arles entre 786 et 800. Comme Apt dépendait encore d'Arles, il est possible que cet Alifant soit bien l'archevêque d'Arles qui souscrivit aux conciles de Narbonne en 791 et de Francfort en 794.

Les dalles sont d'ailleurs de la même époque et on peut les dater du dernier quart du VIII^e siècle. Les dispositions de la Confession carolingienne d'Apt se retrouvent en effet à Saint-Apollinaire-de-Classe et à Saint-Apollinaire-le-Neuf, de Ravenne, ainsi qu'en Suisse, à Coire et aussi en Allemagne, mais surtout dans les cryptes de Vintimille et de Luni (30). Les dalles d'Apt offrent même une ressemblance si frappante avec celles de Vintimille et de Cimiez (notamment la dalle N° 98 de Paolo Verzone), qu'elles auraient pu sortir du même atelier. Or, précise M. Paolo Verzone, « la tombe de saint Pons à Cimiez, qui présente un travail identique, est datée de 775-800 par une inscription célèbre et sert ainsi de référence à tout le groupe de Vintimille. Cette inscription rappelle la restauration du tombeau de saint Pons, faite sous Charlemagne, roi des Francs et des Lombards ; elle est donc exécutée après 774 et avant l'année du couronnement (800), par saint Siacre. Comme saint Siacre fut ensuite évêque de Nice, « on peut penser qu'il a fait alors construire la crypte de Vintimille et que les artisans de Cimiez furent appelés à Vintimille » (31).

(29) De SAINT-ANDÉOL, *Notice sur la Cathédrale d'Apt*, Congrès Archéologique d'Apt en 1864, p. 152.

(30) PAOLO VERZONE, *L'arte preromanica in Liguria*, Turin, 1945.

(31) PAOLO VERZONE, *op. cit.*, p. 169.

Les dalles d'Apt et leurs graffiti, montrent donc que la Confession du XI^e avait été bâtie sur une Confession du VIII^e siècle (32).

Elles confirment ainsi la tradition qui rapporte au règne de Charlemagne, l'une des reconstructions de la Cathédrale, celle au cours de laquelle aurait été retrouvé le corps de sainte Anne. On notera que l'autel de la Confession carolingienne dont ces dalles faisaient partie, avait été conservé jusqu'au transfert du corps de la sainte dans l'église haute, le 21 avril 1392, suivant Rémerville. On l'avait donc gardé jusqu'à la fin du XIV^e siècle, comme un témoin séculaire du culte de sainte Anne à Apt.

*
**

Pour avoir une vue de ces faits plus complète et plus sûre, il faut les replacer dans leur contexte : l'histoire des origines chrétiennes à Apt et celle des monuments paléochrétiens de la primitive église d'Apt.

G. de Manteyer remarquait en 1932 dans ses *Origines chrétiennes de la II^e Narbonnaise*, que le diocèse d'Apt — l'un des seize diocèses des Gaules représentés au I^{er} Concile d'Occident, à Arles, en 314 — était l'un des plus anciennement organisés. Et il ajoutait : « ... de cette base d'Apt... le mouvement de christianisation gagne la vallée » (33) moyenne du Rhône, le diocèse d'Orange, celui de Saint-Paul, de Valence... arrive à l'Isère. Sans doute, le christianisme est aussi arrivé à Valence et dans l'Isère par les voies transversales des Allobroges et des Voconces. Mais il est vrai que la très ancienne pénétration de la foi nouvelle à Apt, est attestée par de récentes découvertes.

L'étude du Cartulaire de l'Eglise d'Apt (34) et de celui

(32) L'inscription en belles capitales romanes, qui se lit sur les piliers de la Confession du XII^e siècle : AHNC - CRYPTAM - SCAM - SAC... (X... a consacré cette crypte sainte), prouve qu'elle a bien été construite pour être une crypte avec un déambulatoire et non une simple chapelle.

(33) P. 335. J.-R. PALANQUE, *Les évêchés provençaux à l'époque romaine*, dans *Provence historique*, 1951, pp. 105-143 : l'évêché d'Apt « paraît avoir été fondé dans les décades paisibles précédant la persécution de Dioclétien ».

(34) Le *Cartulaire de l'Eglise d'Apt*, dans le *Collectanea* de RÉMERVILLE. Manuscrit non coté de la Bibliothèque d'Apt. Il existe

de Saint-Victor, viennent de nous faire retrouver, avec l'archéologie, les lieux de réunion et d'inhumation de la communauté chrétienne d'Apt, à l'aurore du Christianisme.

Ils étaient hors la ville, dans le vallon de Rocsalière, le long de la *Via antiqua Massiliensis*. On y remarquait une église dédiée à saint Paul (35) et tout près d'elle, une autre église dédiée à saint Jean (36). Entre ces deux églises se trouvait la *Terra Sanctuaria* (37), mentionnée six fois au ^x^e siècle. Au-dessus, la *Villa de Arculas* (38), domaine gallo-romain dont le nom évoque les tombeaux de pierre qui bordaient la voie antique de Marseille.

Ces noms sont révélateurs : *sanctuaria*, au temps du Pape saint Léon et quand le terme qualifie un nom de lieu, est « l'endroit où se trouvent les tombeaux ou les reliques des saints et des martyrs ». Saint-Paul est une dédicace rare, qui attire l'attention quand il s'agit de l'église primitive d'une cité de Narbonnaise. Saint-Jean, sa voisine, paraît être le premier Baptistère d'Apt : il était donc hors la ville (tout au moins sous Constantin), comme celui de Clermont, mentionné par Grégoire de Tours. Autour de Saint-Paul, on a trouvé de très nombreux sarcophages chrétiens du ^{iv}^e siècle et le plus beau du Musée lapidaire d'Avignon provient de Saint-Jean. Il a été étudié par E. Le Blant et G. Wilpert.

Ces églises hors les murs, dédiées à saint Paul et à saint Jean, entourées de tombes qui font penser à une *tumulatio ad sanctos...*, le terme de *Terra sanctuaria* conservé par cette nécropole jusqu'au ^x^e siècle, prouvent l'existence d'une chrétienté vivante, organisée et peut-être déjà ancienne au temps des persécutions de Dèce.

Or, ce groupe Saint-Paul-Saint-Jean, l'un des plus anciens de la chrétienté, nous le retrouvons plus tard, non dans les faubourgs, comme le premier, mais au centre même de la ville d'Apt et on ne peut y voir que le deuxième groupe

plusieurs copies de ce Cartulaire, mais Rémerville tenait celle-ci pour la meilleure. Les travaux de Rémerville montrent une conscience et une méthode qui permettent, après contrôle, de lui faire crédit.

(35) *Cartulaire de l'Eglise d'Apt*, f^o 218, 408, 411.

(36) *Cartulaire de l'Eglise d'Apt*, f^o 408. — *Cartulaire de Saint-Victor* : charte 437.

(37) *Cartulaire de l'Eglise d'Apt*, f^o 82, 84, 89, 140, 183, etc.

(38) *Cartulaire de l'Eglise d'Apt*, f^o 27, 73, 79, 91, 218.

épiscopal, élevé alors *intra muros*, après le triomphe du christianisme (39).

Nous avons pu l'identifier grâce aux Notes de Sauve (40). Ce groupement *intra muros* existait avant saint Castor, car s'il en avait été le fondateur, sa « Vie » s'empresserait de lui en donner le bénéfice. Mais elle ne lui attribue, dans Apt même, que la fondation d'un oratoire au Saint Sauveur : c'est l'édifice qui se trouvait, à 4 mètres au-dessous du niveau actuel, sous la rue des Marchands et le *Corpus Domini* (cf. note 26).

Cependant, aucune de ces trois églises ne devait devenir la Cathédrale d'Apt, qui, à travers tant de vicissitudes, est arrivée jusqu'à nous. Celle-ci étant dédiée à la Vierge, on ne peut en faire remonter la fondation qu'après le Concile d'Ephèse (431). Quatre ans plus tard, en 435, Valentinien III ordonne la destruction des temples publics dans tout l'ancien monde ; ceux qui restent doivent être christianisés. Saint Maxime, Abbé de Lérins, devenu évêque de Riez en 434, élève à cette époque une grande église près du Baptistère de Riez encore conservé, au sein même de la ville païenne et non loin des « Colonnes ». En 439, Julius, évêque d'Apt, assiste au Concile de Riez. Si l'on pense, à propos de cet édit de Valentinien, que la Cathédrale d'Apt s'élève sur le site où se rejoignaient une basilique et un temple romains, on est porté à placer sa construction première, au milieu du v^e siècle. Il a pu se faire alors un premier transfert des martyrs de la *Terra Sanctuaria* (41).

Il semble donc, par le témoignage des noms et des pierres, que la primitive Apt chrétienne ait voulu rattacher fermement ses origines à saint Paul ou à ses disciples immédiats. Notons à ce sujet, qu'Apt, comme Arles, Narbonne et Marseille, avait des orientaux parmi ses commerçants et qu'il y existait une colonie juive, dont

(39) RÉMERVILLE, *Histoire de l'Eglise d'Apt*, Biblioth. de Carpentras : Ms. 1670, p. 2.

(40) Arch. dép. de Vaucluse. Série L. Les travaux de Fernand SAUVE, en grande partie inédits, sont sûrs et de très grand intérêt, surtout pour l'histoire médiévale d'Apt. Nous leur devons de précieuses indications.

(41) Les travaux de 1861 découvrirent à cinq mètres au-dessous du niveau actuel de la Cathédrale, entre les deux piliers du sanctuaire, trois sarcophages de pierre et une tombe en « tegulæ » : deux des corps étaient en place, mais tous les deux, sans tête (X. MATHIEU, *op. cit.*, pp. 176-177).

la nécropole touchait celle de Saint-Paul-hors-les-murs : on y a découvert, en 1904, un ostothèque de plomb (42).

Des groupes d'influence orientale et des juifs, fixés avant le voyage de saint Paul en Espagne (43), dans une grande cité de Narbonnaise, sur la voie la plus importante de l'Europe occidentale, celle d'Italie en Espagne — et à une journée de cheval de Marseille ou d'Arles, sont un ensemble de circonstances favorables à la naissance précoce d'un groupement de chrétiens.

Quand les évêques d'Apt du IV^e siècle, transportant dans l'enceinte de la ville ce qui sera leur deuxième groupe épiscopal, veulent garder la dédicace de saint Paul, c'est, avec évidence, qu'ils y tenaient beaucoup. Ils pouvaient avoir encore les dyptiques du III^e siècle et les chroniques de leur église, échappées aux destructions de Dioclétien. La liturgie aptésienne en restera si marquée que dans le Sacramentaire d'Apt, du XII^e siècle, on trouve plus de six fêtes importantes en l'honneur de saint Paul et de saint Jean. Il faudra l'épiscopat de saint Castor et le développement du culte de la Vierge, pour que le souvenir de ces grandes origines s'estompe dans l'universel écroulement des choses.

(42) F. SAUVE, *Découvertes gallo-romaines à Apt*, Delesques à Caen, 1911, p. 13.

(43) Ce voyage de l'Apôtre n'est pas certain, mais apparaît très probable. Vers 96, saint Clément précise que saint Paul « est allé jusqu'aux limites de l'Occident » (Ep. ad Corinth., V). Et saint Paul lui-même dans son *Épître aux Romains* (XV, 24) parle de son projet d'aller en Espagne et ajoute : « ... dès que j'aurai terminé (cette affaire), je partirai pour l'Espagne ». On pense qu'il y fut après sa première captivité romaine. SAINT JÉRÔME, dans ses *Commentaires d'Isaïe* (Chap. XI, V, 14), pense que Paul s'est rendu en Espagne, par mer. L'abbé Griffe, citant ce passage, note que dans ce cas, l'Apôtre a dû faire escale à Marseille (E. GRIFFE, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, I, pp. 3 et 4).

Tout en restant très réservés sur l'émouvante hypothèse qui permettrait de relier les origines de l'église aptésienne à saint Paul ou à ses disciples, on peut y penser en attendant que de nouvelles découvertes aident à la résoudre. Dans tous les cas, il reste intéressant de retrouver le groupe épiscopal primitif de la cité d'Apt et, autour de lui, comme une couronne, les tombeaux de la « Terra Sanctuariorum ». Dès la première moitié du III^e siècle, peut-être vers 244-249, sous Philippe l'Arabe, l'évêché d'Apt existe déjà, se classant ainsi (Lyon mis à part), avec Marseille, Arles, Vienne, Narbonne, Trèves, Reims et Paris, parmi les premiers et plus anciens évêchés de la Gaule (voir à ce sujet : J.-R. PALANQUE, *op. cit.*, pp. 105-143).

Alors commence la deuxième époque où tout annonce, dès Charlemagne, la présence d'un corps saint dans la plus profonde crypte de la Cathédrale.



Apt conserve donc les restes d'un sanctuaire gallo-romain, axé sur un corps insigne ; quatre fois détruit et toujours reconstruit, avec le souci de garder ces dispositions architecturales révélatrices.

Quel était ce saint illustre ? Nous n'avons pas le choix : avant saint Elzéar de Sabran et sainte Dauphine qui vivaient au ^{xiv}^e siècle, l'Eglise d'Apt n'honorait que trois saints : saint Castor, saint Auspice et sainte Anne.

Ce ne peut être saint Castor : il avait été inhumé en 419 dans l'église qu'il avait élevée et dédiée au Saint Sauveur (44). Son corps y demeura et ne fut transféré dans la Cathédrale actuelle qu'en 1179 et placé en 1318 dans une chasse de vermeil, offerte par l'évêque Raymond de Bot (45).

Cependant, comme les donations du Cartulaire d'Apt sont faites parfois « à l'église Sainte-Marie et Saint-Castor », on nous a demandé si saint Castor n'aurait pas été honoré dans la crypte, avant sainte Anne.

Certainement pas. Le tombeau de saint Castor se trouvait *in crypta Salvatoris* et cette église de Saint-Sauveur, bien que joignant la Cathédrale et y pénétrant même par son transept nord, en était très distincte, comme le montrent les donations du Cartulaire, faites en 906, 908, 920, 937, 958, etc. « aux églises (au pluriel) de Sainte-Marie et de Saint-Castor » : *ecclesias quæ sunt constructas in Ate civitate ubi venerabili sunt sanctam Mariam et sanctum Castorem* (906, f° 65). *Eramus ante altare Dni. Dei Salvatoris et sancti Castoris sepulchrum*, dit une autre charte du Cartulaire (f° 14). Rémerville, dans son « Histoire d'Apt » manuscrite, écrite sous Louis XIV, précise que cette église de Saint-Sauveur « fut ensuite appelée

(44) De TERRIS, *Vie de saint Castor* (d'après le manuscrit de Raymond Bot, évêque d'Apt au ^{xiii}^e siècle. Cartulaire de l'Eglise d'Apt, f° 14, 40).

(45) Biblioth. de Carpentras. Ms. n° 1651, de l'abbé GIFFON, f° 126.

Saint-Castor, par ce qu'il y était inhumé et qu'on allait y honorer ses reliques ; elle était tout proche de la cathédrale, dans un endroit du cloître des chanoines qu'ils ont à présent converti en cave » (f° 108).

Nous savons même l'endroit exact où se trouvait le tombeau du saint : *Jacet inter carreriam et januam Scti Salvatoris prope cledam ferream Scti Salvatoris... Jacet subtus januam et juxtam Sctum. Joannem* (le Baptistère) *prope cledam ferream Scti. Salvatoris*. Cette porte, et par conséquent le tombeau de saint Castor, se trouvaient exactement sous la Tour de l'Horloge actuelle. Saint-Sauveur fut démoli en 1563. Mais Saint Castor, nous l'avons vu, avait été transporté en août 1179, dans la Cathédrale, par l'évêque Pierre de Saint-Paul.

Il ne reste plus que saint Auspice.

L'Eglise d'Apt le tient pour son premier évêque et l'honore comme martyr. Et comme au Haut Moyen Age, en Occident, on ne célébrait que les fêtes des Apôtres et des martyrs, son culte devait primer normalement celui de sainte Anne. En réalité, il avait été effacé par celui de saint Castor et il était oublié depuis la submersion barbare.

Il faut donc nous tourner vers sainte Anne.

Et comme les textes, l'archéologie, l'histoire et la tradition ne nous font pas connaître d'autres saints, si les corps de saint Auspice, ou de sainte Anne n'étaient arrivés à Apt qu'au XII^e siècle, il en résulterait que la Cathédrale, dont le plan préroman est établi en fonction de reliques insignes et qui, bâtie et rebâtie, fut chaque fois axée sur la crypte où reposaient ces reliques, aurait été dressée sur un tombeau vide.

Devant cette évidence, l'absence de textes perd ici une partie de sa valeur. (Nous parlons de textes antérieurs au XII^e siècle, puisque le Sacramentaire déjà cité est du XII^e.)

Le monde immense des Catacombes, avec ses milliers de tombeaux et d'inscriptions, était inconnu du public, quoique aux portes de Rome, quand Bosio le redécouvrit en 1578. Comment s'étonner qu'un ou deux corps saints, ensevelis sous les ruines d'une « petite cité des montagnes » — disait d'Apt Camille Jullian — aient été oubliés et leurs titres perdus ?

En 896, l'église carolingienne d'Apt était « presque

anéantie »... *adnihilata* (46). Celle qui précédait l'église carolingienne avait été saccagée et démolie par les Arabes en 731-739. Et il est à peu près sûr que la première cathédrale à laquelle elle succédait avait été ruinée par les Lombards en 575. Entre le Concile d'Ephèse (431) et l'église commencée par l'évêque Alphant en 1056, la Cathédrale d'Apt a donc été quatre fois détruite. Son niveau actuel est à cinq mètres au-dessus de celui du v^e siècle. Les sondages révèlent trois mètres de décombres, de colonnes brisées, de marbres et de tombeaux. « Comment s'étonner que les églises elles-mêmes ayant disparu, écrit Emile Mâle, les documents et même les souvenirs aient aussi disparu ? » L'évêque de Fréjus revenant dans sa ville n'y trouvait plus qu'une solitude (48).

Toutes les villes de Provence étaient détruites par des siècles de désastres. A Apt, entre l'évêque Innocent, en 614, et l'évêque Paul, en 863, soit pendant 240 ans, les noms des évêques sont inconnus. Les villes voisines : Aix, ignore le nom de ses évêques, de 636 à 828, ce qui fait 200 ans ; Sisteron, de 614 à 812 : 200 ans ; Orange, de 585 à 827 : 240 ans, et Cavaillon, plus de 300 ans.

De cette longue époque désolée, l'Eglise d'Apt n'a gardé qu'un témoignage éloquent : c'est, dans le Sacramentaire déjà cité, une messe « pour les prisonniers » ; une messe « pour le temps de lutte » ; une autre « en temps de persécution » et la messe « pour les temps de lourdes et nombreuses tribulations ».

Si l'on déplore à Apt une absence de textes avant le xii^e siècle, il est raisonnable de tenir compte de ces faits.

*
**

Sauf de rares exceptions, « aucune église dans le monde chrétien ne fut dédiée à la Vierge avant le Concile d'Ephèse ». Sainte-Marie-Majeure, qui fut en Occident la première église en son honneur, fut terminée en 440 (49). A part saint Martin, les confesseurs ne sont admis sous

(46) *Cartulaire de l'Eglise d'Apt*, f^o 30.

(47) *Cartulaire de l'Eglise d'Apt*, f^o 74, 76, 81.

(48) *Cartulaire de Montmajour*, CHANTELOU, DU ROURE, pp. 66-68... *civitas Forojul. acerbitate saracenorum destructa et in solitudinem fuit redacta...* dans la donation de l'évêque Riculfe, en 990.

(49) Emile MALE, *La fin du paganisme en Gaule*, pp. 226-227.

les autels qu'au v^e siècle. Dans le Sacramentaire attribué au Pape Gélase (492-496), on ne trouve que les fêtes des martyrs et celles de saint Pierre et de saint Paul (50).

Si donc le corps de sainte Anne avait été à Apt à cette époque, le culte de saint Auspice, martyr, aurait certainement primé le sien. Quoique la Narbonnaise se soit inspirée de la liturgie orientale dès le iv^e siècle, saint Bernard remarque encore au xii^e siècle qu'il n'existe aucune fête en l'honneur du père et de la mère de la sainte Vierge (51), et saint Pierre Damien écrit cent ans plus tôt, qu'il est superflu de chercher à savoir qui était le père et la mère de la Vierge.

Dans le Missel du Pape Urbain V (1362-1370), au f^o 346, la messe de sainte Anne est ajoutée de seconde main ; mais dans le même Missel, une miniature représente la sainte, le 8 septembre (52). En 1370, sainte Anne est donc aimée et vénérée, mais en Occident et même dans la ville papale d'Avignon, son office n'existe pratiquement pas (53). Ce fait éclaire l'histoire du culte aptésien, car à cette date, depuis deux cents ans au moins, Apt rendait un culte à la sainte ; mais son pèlerinage ne devint populaire que lorsque sainte Anne fut une sainte « officielle », dont le culte avait été reconnu par Urbain VI, en 1382.

*
**

Comment et à quelle époque les reliques de sainte Anne sont-elles arrivées à Apt ?

Nous avons vu qu'il était séduisant de penser au retour de la 1^{re} Croisade. Les d'Agoult, les Bot, les principaux

(50) Une des plus anciennes copies est le manuscrit 316, du fonds de la Reine de Suède à la Biblioth. Vaticane : il est du vii^e siècle. Le manuscrit 348 de l'Abbaye de Saint-Gall est du viii^e siècle.

(51) *Epistol. CLXXIV.*

(52) Biblioth. d'Avignon. Ms. N^o 136. Cité par J. BILLIARD, *Les manuscrits liturgiques provençaux du XIV^e siècle*, extrait des *Mémoires de l'Institut Historique de Provence*, 1924.

(53) En mars 1166, l'Empereur de Constantinople, Manuel Comnène, publia une constitution sur les fêtes : on en trouvait quatre que l'Eglise latine ne célébrait pas encore, dont celle de sainte Anne (FLEURY, *Hist. ecclés.*, T. XV, p. 244).

seigneurs aptésiens — et surtout Rambaud de Simiane — y assistèrent ainsi que l'évêque d'Apt (54).

La Cathédrale conserve même l'un des seuls trophées connus de cette croisade, appelé « voile de sainte Anne », parce qu'il servait à la présentation des reliques. C'est un étendard ou une « robe d'honneur », fait à Damiette entre 1094 et 1100, sous le Calife Fatimide Mustali (55). Comme on enveloppait les reliques dans l'étendard du Calife, pendant les processions, le peuple aptésien l'appelait « voile de sainte Anne ». Certains auteurs, persuadés que l'Eglise d'Apt y voyait un vêtement de sainte Anne vivante, s'en sont servis pour montrer le peu de sérieux de ces traditions ; s'ils avaient pris la peine de lire les historiens locaux, Gay, Mathieu, de Terris et Rémerville qui écrivait sous Louis XIV, ils y auraient appris « que ce voile avait été déposé au retour de la 1^{re} Croisade, sur le tombeau de sainte Anne, comme un glorieux trophée et qu'il servit ensuite à envelopper les reliques ». Et ce fait, ajoutent-ils, permet de constater le culte rendu à la sainte, dès la fin du x^e siècle.

Il faut reconnaître que cette réflexion est juste et que rien ne permet, à priori, d'affirmer une relation entre l'arrivée des reliques et celle de l'étendard du Calife (56).

On a vu aussi, d'une part, qu'au VIII^e siècle les reliques pouvaient être déjà à Apt, comme le suggère l'existence d'une Confession dans l'église carolingienne, avec ses dalles et ses graffiti et, d'autre part, que le silence des textes sur la présence des reliques en Orient dans les grandes églises dédiées à la sainte, semblait indiquer qu'elles en étaient parties très tôt.

Il faut donc examiner les hypothèses les plus vraisemblables.

Saturnin, évêque d'Arles, aurait rapporté des reliques à son retour de Constantinople en 360. On venait d'y

(54) Raymond d'AIGUILHE parle trois fois de l'évêque d'Apt, mais ne le nomme pas (*Historiens des Croisades, Hist. Occid.*, pp. 265, 282, 291).

(55) G. MARÇAIS et G. WIET, *Le voile de sainte Anne d'Apt*, dans *Monuments Piot*, 1934, p. 177 sq.

(56) En 1098, les Croisés assiégés dans Antioche firent une sortie et prirent le camp arabe avec un immense butin : « ... les évêques emportèrent de quoi remeubler leurs églises et, en particulier, des étoffes de soie » (FLEURY, *op. cit.* T. XIII). L'évêque d'Apt y était, ainsi que Guillaume, évêque d'Orange.

déposer celles de saints célèbres : saint Timothée, premier évêque d'Ephèse, en 356 ; saint Luc et saint André en 357. Saturnin, arien très en cour auprès de Constance, aurait pu, comme le pensait G. de Manteyer, rapporter des corps saints pour son église, ou pour des églises voisines comme celle d'Apt, afin d'y affermir son crédit. C'est peu probable à cette époque : on assure que les premières reliques venues en Occident auraient été celles de saint Etienne, apportées par Orose, en 416.

Une loi de Théodose, donnée en 386, défendait de transporter des corps humains. Mais peut-être avait-elle été justement conçue pour arrêter l'apport clandestin des reliques d'Orient en Occident. On serait tenté de le croire, en lisant les réflexions de saint Jérôme, qui, en cette fin du IV^e siècle, voit arriver à Bethléem, de nombreux Gaulois, avides de reliques : « Quiconque brille dans les Gaules, se hâte d'accourir » (*Epist. XLVI*, 10).

Un peu plus tard, à l'époque où saint Castor, ami de Cassien, est évêque d'Apt, Lazare, évêque d'Aix, victime de luttes politiques, est exilé en Afrique avec l'évêque d'Arles. Il y reste de 411 à 416, séjourne en Palestine, retourne avec Cassien et en rapporte des reliques (57).

Bientôt sainte Radegonde enverra quatre prêtres à Constantinople et ils reviendront avec les reliques de plusieurs saints et le célèbre morceau de la vraie Croix, donné par l'Empereur Justin.

Mais en 634, les Musulmans prennent Damas ; Héraclius fait alors porter en toute hâte à Constantinople, le bois de la vraie Croix et toutes les reliques possibles. Bethléem est bloquée en 635 et, en 636, Omar entre définitivement dans Jérusalem.

Désormais, on ne pourra plus en rapporter des corps saints (58).

(57) Saint Augustin et saint Prosper font l'éloge de Lazare, dont le plus grand tort fut, sans doute, d'avoir suivi la cause d'un général vaincu. Il se retira à Saint-Victor et y mourut auprès de Cassien. Son épitaphe (« Papa Lazarus »), relevée par Peyresc dans la crypte de Saint-Victor, est peut-être à l'origine de la légende qui a fait de Lazare le ressuscité, le premier évêque de Marseille. Il est curieux de noter que la tradition populaire attribuait à Lazare le ressuscité, le transfert du corps de sainte Anne en Provence.

(58) Sauf exceptions. En 807, Lestrade, archevêque de Lyon, y apporte les reliques de saint Cyprien et de saint Pantaléon, que le

D'autre part, les Papes s'étaient toujours opposés au transfert des reliques (59).

L'arrivée des reliques à Apt devrait donc être antérieure à la conquête arabe ; et les conceptions romaines feraient penser qu'elles y avaient été apportées par un oriental. Or, il existe une hypothèse qui paraît concilier toutes ces exigences : c'est celle qui attribue à Jean Cassien le don de la majeure partie du corps de sainte Anne à l'Eglise d'Apt. Rémerville et l'abbé de Terris pensent à cette solution mais n'y insistent pas : elle mérite cependant d'être étudiée.

Cassien avait passé sa première jeunesse dans un monastère près de Bethléem et il y visitait les solitaires : il vit Chérémon qui avait plus de cent ans et, à Diolcos, Piammon qui avait le don des miracles. Au bout de sept ans, il s'en va au désert de Scétis où il rencontre Sérapion, Sérène, Daniel, Moïse et Paphnuce, qui avait alors 90 ans. De là il va aux Celles consulter Théodore et il avait ainsi réuni une précieuse documentation sur les temps apostoliques et les contemporains du Christ (60).

Il entre ensuite dans l'intimité de saint Jean Chrysostome, devient diacre et préposé à la garde des trésors et des reliques de ses églises. Au deuxième exil de saint Jean, il se trouve à l'incendie célèbre de son église, dont le feu se communique au Sénat. Du 20 au 27 juin 404, aidé de son fidèle compagnon, le prêtre Germain, il sauve tout ce qui ne devait pas tomber entre les mains sacrilèges du prêtre usurpateur Arsace. Puis, ils partent tous les deux pour Rome où ils arrivent en octobre 404. Ils présentent au Pape Innocent, les lettres du clergé fidèle

calife Aaron avait permis aux ambassadeurs de Charlemagne de prendre à Carthage.

(59) En 594, l'Impératrice de Constantinople demande à saint Grégoire le Grand, des reliques de saint Paul. Le Pape lui répond que « les Romains ne touchent pas aux corps des saints et qu'en Occident on regarde cela comme sacrilège ». Et, ajoute-t-il, « nous sommes très étonnés de la coutume des Grecs d'enlever les os des saints » (*III, Epist. 30*). En 865, le Pape saint Nicolas conserve encore la même opinion : dans sa lettre à l'empereur Michel, à propos de Photius, il écrit : « Saint Pierre et saint Paul n'ont pas été apportés chez nous après leur mort, par l'autorité des princes, comme on l'a fait chez vous, où l'on a coutume d'enlever ainsi aux autres églises, leurs protecteurs naturels ».

(60) Jean CASSIEN, *Collationes patrum*, de I à XXIV.

de Constantinople et, pour la justification de saint Jean Chrysostome, un état des objets précieux de ses églises, qu'ils avaient eu la précaution de faire dresser en présence de Studius, Préfet de la ville, Euthickien, Préfet du Prétoire, et de Jean, comte du Trésor (61).

De Rome, Cassien repart en Palestine et, vers 416, vient fonder à Marseille l'Abbaye Saint-Victor. Des liens étroits l'unissent à Castor, évêque d'Apt (62). « Toi qui connais les principes des monastères d'Orient, les ayant vus en Palestine et en Egypte, lui écrit Castor, dis-nous ce que tu en sais » (63). Cassien répond aux instances de Castor, en écrivant et en lui dédiant ses *Institutions* et ses *Conférences* sur la formation des cénobites (64).

Deux abbayes du diocèse d'Apt paraissent avoir été fondées à cette époque par saint Castor et Cassien : Saint-Pierre-des-Tourettes et Saint-Pierre-de-Carluc. De plus, après l'épiscopat de saint Castor, on trouve des groupes d'églises dans tout le ressort de la *civitas* d'Apt.

L'évêque d'Apt était donc un fondateur de monastères et de paroisses. Ces fondations se faisant toujours sur des reliques, il serait naturel que Cassien, son cofondateur et son ami, lui en ait donné et, parmi elles, celles de sainte Anne.

Quand on pense aux longs séjours de Cassien en Palestine et à son intimité avec saint Jean Chrysostome ; quand on sait que le grand évêque disposait du plus remarquable ensemble de reliques qui ait jamais existé et lui en confiait la garde... comment ne pas penser qu'après l'exil définitif de 404, qui livrait ces reliques à des usurpateurs, Cassien n'en ait pas emporté de précieuses, parmi lesquelles celles

(61) PALLADE DE GALATIE, *Vie des Pères du Désert*, p. 27 ; SOCRATE, *Hist. Ecclés.*, LXVII, dans la Patrologie de Migne ; SOZOMÈNE, *Hist. Ecclés.* ; ZOSIME, *Histoire nouvelle* ; FLEURY, *Hist. Ecclés.*, V, p. 237.

(62) « Huic precordialiter familiaris amicus ». RÉMERVILLE, *Collectanea : Vita Sti Castoris*.

(63) *Gallia Christ. Noviss.*, I, p. 127. D'après un Ms. de la B.N. lat. 2126, du XII^e siècle, provenant de l'Abbaye Saint-Victor et de Peyresc.

(64) JEAN CASSIEN, *De institutis cenobiorum...* Vindobonae, 1888. Dans l'introduction, Cassien montre l'évêque d'Apt « brûlant d'un incomparable désir d'étudier la sainteté ». Voir aussi : J. CASSIEN, *Conférences*, 3 tomes, Coll. *Sources chrétiennes*, 1955, introduction et traduction par Dom PICHÉRY.

de sainte Anne ? Sur ces reliques des églises d'Orient, encore pures et si près de leur origine, Cassien éleva saint Victor, qui devait rayonner en Occident pendant de longs siècles, et saint Castor, les fondations plus humbles de son diocèse des montagnes (65).

L'apport de ces reliques par Cassien n'est qu'une conjecture. Mais comme rien ne la contredit, qu'elle s'insère dans le contexte de cette époque et qu'elle répond aux exigences de l'histoire aptésienne et de l'archéologie, elle mérite d'être mentionnée et pourrait être un jour justifiée.

Les cordiales relations de Castor et de Cassien (66) laissèrent d'autres traces qui se retrouvent dans la liturgie (67), dans le mobilier cultuel (68) et dans l'architecture (69). Si l'actuelle église d'Apt fut dédiée à la Vierge — fille de

(65) L'Abbaye de Saint-Victor, écrit M. Fernand BENOIT, « fut rapidement sanctifiée par des reliques rapportées de Rome, mais surtout d'Orient et de Palestine, dès l'époque de Cassien... et elles furent déposées dans des sarcophages de marbre, parfois à sujets païens » (F. BENOIT, *L'Abbaye de Saint-Victor*). A propos des fondations de Saint Castor, Saint PROSPER dans sa *Chronique* de l'an 419, place l'évêque d'Apt au nombre des Pères qui ont rendu célèbre la vie monastique en Gaule, au temps de saint Honorat.

(66) Elles seraient en faveur de l'origine provençale de Jean Cassien. Un autre fait atteste l'importance de ces relations : l'office de saint Castor fut longtemps célébré dans l'Abbaye Saint-Victor.

(67) RÉMERVILLE, *Histoire de l'Eglise d'Apt*, Bibl. de Carpentras, Ms. N° 1670, f° 11, 12, note que « l'Eglise d'Apt, comme en Orient, transférait l'Épiphanie au 28 décembre et célébrait la Théophanie, le 6 de janvier ; les dimanches qui suivent sont marqués *post Theophaniam*. On a trouvé, ajoute-t-il, une messe *contra episcopos mali agentes* et on y récitait à l'Evangile, *Attendite vobis a falsis prophetis* ». Cette messe, assez insolite en Occident, était justifiée en Orient : Saint Jean et Cassien, victimes de Théophile d'Alexandrie et du faux concile du Chêne, ne le savaient que trop. Voir aussi les débuts du Concile d'Ephèse et, cent ans plus tôt, la lettre de Constantin à Arius en 325. (SOCRATE, I, c. 9, p. 27.) Encore en 1065, celle de Saint PIERRE DAMIEN au Pape Alexandre (*Lib. 2, Epist. 62*).

(68) Au Musée lapidaire d'Avignon : une vasque à ablutions avec l'inscription grecque *Nipsamenos prossukou*, provenant de l'Abbaye Saint-Pierre-des-Tourettes, fondée par saint Castor. Saint Jean Chrysostome parle souvent de ces vasques où se purifiaient les fidèles avant d'entrer dans les églises. On remarque aussi au Musée Borély, à Marseille, un autel tabulaire du v^e siècle, provenant de l'Abbaye Saint-Victor et qui porte la dédicace, en caractères grecs, d'un certain Callinique.

(69) L'Abbaye de Carluç, près de Céreste, dans l'ancien diocèse d'Apt, conserve une nécropole en forme de galerie funéraire, unique

sainte Anne —, dès le v^e siècle, on se souviendra que Cassien fut chargé par saint Léon, alors Archidiacre de Rome, de composer le traité *De l'Incarnation* contre l'hérésie nestorienne. C'était en 430. En y prouvant que la Vierge est *Theotocos*, il fut l'inspirateur direct du Concile d'Ephèse, dont la doctrine, vivifiée par saint Bernard, devait couvrir la France d'innombrables églises dédiées à la Vierge (70).

*
**

Les données récentes de l'archéologie, les sources monumentales et les textes, paraissent bien confirmer une importante partie des traditions aptésiennes.

Au cours des âges, la piété des foules médiévales y ajoute d'émouvantes circonstances, légendaires ou incontrôlables. Mais les rêves dorés des légendes ne font parfois qu'embellir ou transposer d'humbles réalités, ensevelies dans la nuit des temps. L'évêque Jean Nicolai assure dans le bréviaire d'Apt, imprimé à Lyon en 1532, que le corps de sainte Anne avait été retrouvé en présence de Charlemagne, pendant une reconstruction de la Cathédrale. En effet, elle a été reconstruite sous son règne ; mais Charlemagne ne paraît pas avoir passé à Apt. Cent ans plus tard, cependant, Conrad le Pacifique, Roi de Bourgogne et de Provence, qui régna 57 ans, aimé de ses peuples, séjourne à Apt vers l'époque où l'on essaye de reconstruire la Cathédrale de nouveau démolie (71). Il pouvait donc s'y trouver au moment de la découverte des reliques, au niveau gallo-romain des ruines.

Le tissu de légendes qui habille un fait central vrai est un apport naturel des siècles ; mais il ne se serait pas formé sans l'existence d'une réalité première.

en France, mais dont on connaît d'assez nombreux exemples, en Orient : Hadrumète ; Soandos en Cappadoce ; Séleukia en Lycaonie ; Edesse en Mésopotamie.

(70) FLEURY, *Hist. Ecclés.*, VI, pp. 26-27.

(71) *Cartulaire de l'Eglise d'Apt*, f^o 228. Pomet donne à la Cathédrale, une maison, *ex dono Conradi regis, quod fecit avo meo Amalberto, in cujus domo tunc temporis rex hospitabatur cum comitatu suo* (1064). Amalbert, l'aïeul de Pomet, qui logeait chez lui le roi Conrad et sa cour, paraît dans le *Cartulaire* entre 980 et 990 ; c'est exactement l'époque où l'on reconstruit la Cathédrale et l'église Saint-Pierre. Cf. le *Cartulaire*, f^o 81, 87, 93.

Les pierres de la Basilique attestent la présence d'une tombe antique et illustre ; entourée, suivant l'usage des premiers siècles, par les sarcophages de ceux qui ont voulu se faire ensevelir *ad sanctum* ; distincte de celle de saint Auspice, puisque derrière et contre le *loculus* de sainte Anne se trouve un tombeau des v^e ou vi^e siècle, et qu'un autre de la même époque, a été découvert en 1861, sous le *loculus*, ce qui indiquerait que la *tumulatio ad sanctum* se faisait autour de sainte Anne (72), surmontée d'une Confession dès le viii^e siècle ; accompagnée des graffiti d'époque ; cachée et murée pour la soustraire aux barbares, comme toutes les grandes reliques de la chrétienté... et oubliée peut-être deux fois : d'abord au viii^e siècle et surtout après la ruine de la Cathédrale carolingienne, « presque anéantie » en 896 et encore démolie en 975.

*
**

De laconiques mentions du *Cartulaire* nous permettent d'évoquer le centre de la cité d'Apt à la fin du x^e siècle : la Cathédrale était démolie et on se réunissait dans l'église Saint-Pierre, qui, elle aussi, tombait en ruines (73).

Peu après la délivrance de saint Mayeul (973), qui marque le départ définitif des Sarrasins, on décide de relever la Cathédrale (74). En 988, « elle va être construite » (75), mais on se heurte à des difficultés que l'extrême pauvreté des temps n'arrive pas à résoudre.

La cité tout entière est écroulée. Du chaos émerge le cadavre mutilé de l'Amphithéâtre (76), les pans de mur en grand appareil du Forum et du Capitole (77), les

(72) « On voyait autrefois, écrit RÉMERVILLE sous Louis XIV, au bas bout de l'armoire (le *loculus* où reposaient les reliques de sainte Anne), deux grandes pierres, une de chaque côté, couvertes des figures de deux saints... mais les pèlerins ont tant creusé tout autour pour emporter par dévotion quelques morceaux de la pierre du sépulcre de sainte Anne, que ces figures ne paraissent plus et que le Chapitre a fait fermer l'armoire d'une grille de fer » (RÉMERVILLE, *Histoire d'Apt*, Ms. cit., f^o 133).

(73) *Cartulaire d'Apt*, f^o 74, 93.

(74) *Cartulaire d'Apt*, f^o 81.

(75) *Cartulaire d'Apt*, f^o 76.

(76) *Actes de saint Auspice* dans le *Collectanea* du *Cartulaire d'Apt*, f^o 19.

(77) *Actes de saint Auspice* dans le *Collectanea* du *Cartulaire*

restes d'un arc de triomphe (78) et les colonnes d'anciens temples. La Cathédrale est le point où les ruines sont les plus denses : elles sont si hautes et si étendues, qu'en 1010, l'évêque saint Etienne, — un intrépide qui avait parcouru tout l'ancien monde —, renonce à déblayer la masse énorme des matériaux accumulés : il préfère bâtir dans le bourg une autre cathédrale, modeste et pauvre, sur les ruines d'une église paléo-chrétienne : ce sera Sainte-Marie-Nouvelle, consacrée en 1038 (79).

Cependant, la paix et le travail portent leurs fruits habituels et la renaissance du XI^e siècle va enfin s'épanouir. Le 27 juin 1056, l'évêque Alphant décide, à la suite d'un vœu, de reconstruire la vieille Cathédrale (80). Et on commence à déblayer sa montagne de pierres. Mais en 1076, la construction est loin d'être achevée, puisque Rostang (d'Agout), seigneur d'Apt, donne encore à la Cathédrale, « un emplacement pour élever l'édifice » (81).

Il y avait juste cent ans, qu'en 976, le siège avait été transféré à Saint-Pierre.

Nous pensons que c'est au cours de ces grands travaux que furent retrouvés les corps des saints et des martyrs, ensevelis dans les cryptes et les *cellæ* gallo-romaines qui forment les assises de la Cathédrale et dont la plus grande partie reste encore inconnue. La première mention sûre de saint Auspice apparaît peu après 1056 et coïncide avec les premiers travaux (82). Ses *Actes*, qui furent copiés par Rémerville *ex vetustissimo codice archiviarum Capituli Aptensis* (f^o 16), précisent, en ce qui concerne la découverte de son tombeau, que lorsqu'on se trouva en présence des cryptes ensevelies sous les ruines, « on fut chercher le Maître d'œuvre »... : *vocatur ad hos exactor operis... et iterat ad antrum... ad sepulchra sanctorum*. On construisait donc la Cathédrale (83).

Si le corps de sainte Anne a été retrouvé à cette époque,

d'Apt, f^o 21, 22. Notes de F. SAUVE aux Arch. dép. de Vaucluse. Série L. Ces murs en grand appareil, et des colonnes, existent encore dans les caves des maisons.

(78) LEGRAND, *Le sépulchre de Madame Sainte Anne*, 1605.

(79) *Cartulaire d'Apt*, f^o 208.

(80) *Cartulaire d'Apt*, f^o 224.

(81) *Cartulaire d'Apt*, f^o 230.

(82) *Cartulaire d'Apt*, f^o 16.

(83) *Cartulaire d'Apt*, f^o 16.

il reposait sous des ruines depuis au moins cent ans. Peut-être depuis deux cents ans, puisque l'église « presque anéantie » de 896 n'était qu'en partie relevée quand elle fut encore détruite en 975. Dans ce cas, il aurait été perdu et même oublié aux ^x^e et ^{xi}^e siècles : c'est exactement la période qu'embrasse le Cartulaire et cette hypothèse peut expliquer son silence. Déjà, en 386, saint Ambroise retrouve les corps des saints Gervais et Protas dans la basilique de Saint-Félix, « sous la balustrade qui entourait le sépulchre des martyrs ». Saint Augustin en fut le témoin. Plus tard, un concile de Brague, en Portugal, ordonne de cacher décemment les corps saints, et les évêques demandent « qu'on leur envoie la note des lieux et des cavernes où on les aura déposés, de peur qu'on ne les oublie avec le temps ».

Grabar fait à ce sujet une remarque de simple bon sens, mais d'un grand poids en faveur des traditions aptésiennes : on perdait souvent, écrit-il, la trace des sépultures des saints, d'où les « inventions »... Et on en arriva même « à perdre tout souvenir de l'emplacement de reliques aussi importantes que les tombeaux des trois Apôtres, et cela, à Saint-Pierre, dans la capitale de l'Empire ».



Si on abandonne tout ce qui paraît légendaire, les titres de l'Eglise d'Apt, malgré les incertitudes inévitables en ce domaine — il suffit de penser aux énigmes que pose encore le tombeau de saint Pierre — apparaissent considérables. Ils méritent d'être étudiés et respectés.

Ils ne sont pas contredits par l'histoire ; ils sont attestés par les monuments, les textes et l'archéologie. Et l'Eglise d'Apt a le mérite et la gloire, d'avoir fait la première, connaître à l'Europe, le culte de l'Aïeule du Christ.

Recu le 19.5.64
1 (R. ?)

B. Angnon.

SAINTE ANNE
D'A P T

